

Le Repos

I

Notre siècle aveuglé, conduit par la Chimère,
Rêvant de conquérir le repos sur la terre,
S'épuise à cet effort, au malade pareil
Qui s'agite fiévreux sur un lit sans sommeil.
O frère malheureux, si tu poursuis encore
Cet espoir sans issue où ton cœur se dévore,
Prête quelques instants l'oreille à mes propos :
Ils t'apprendront comment j'ai trouvé le repos.

Espérant le goûter au sein de la nature
Que nos débats fiévreux laissent paisible et pure,
Je parcourais les monts, dont la virginité
Se drape chastement sous les plis de ses voiles,
Étale ses blancheurs aux regards des étoiles,
Et laisse, en un repos plein de sérénité,
Passer, comme la nue aux ailes déchainées,
Sans ternir son front par les fuyantes années.
J'errais parmi les bois aux troncs majestueux,
Où le silence est plein de bruits mystérieux...
Bien des fois j'entendis, des mousses échappées,
Leurs sources ébaucher de vagues mélopées,
Et je m'assoupissais, par leurs rythmes bercé.
D'autres fois, près d'un lac, où les vagues furtives
Baisaient languissamment le sable de ses rives,
J'écoutai leur soupir mollement cadencé.
Tantôt, à l'heure calme où l'ombre s'évapore,

J'épiai les rougeurs de la naissante aurore,
Que tout être vivant célèbre à l'unisson ;
Tantôt, quand le midi brûlant flétrit les herbes,
Je vis le moissonneur, la tête sur ses gerbes,
S'endormir de fatigue au jour de la moisson.
A l'heure où dans l'extase expire la parole,
Où le soleil couchant semble éteint sans retour,
Où le lys des jardins cache dans sa corolle
Ses parfums, les meilleurs, pour le lever du jour,
Sous l'aile de la nuit couvrant le ciel immense,
Lorsque tout l'univers se recueille et s'endort,
Je crus avoir trouvé, dans l'ombre et le silence,
Le repos désiré, si voisin de la mort.

Mais ce calme apparent n'éteignit point la flamme
Qui s'agitait sans cesse au foyer de mon cœur,
Car ces tableaux divers n'apportaient à mon âme
Qu'un vain accord de sons, de forme et de couleur.

Alors j'interrogeai les sciences humaines,
Espérant y trouver le repos de mes peines.
J'y consacrai mes jours et mes nuits. Le matin
Me surprit bien des fois, dans le passé lointain,
D'un peuple fabuleux consultant les usages,
Cherchant pour quels démons il tailla ses images,
Quels dieux il fit sortir des attributs divins.
Je comptai les héros que l'homme déifie,
Les temples somptueux que son faste édifie,
Les oracles menteurs rendus par ses devins.

Lassé de ces travaux, je désirai connaître
Le mystère final de la vie et de l'être,
Son germe inconscient, son but et son pourquoi.
J'explorai l'océan, je remuai la terre ;
Observant dans les cieus les sources de lumière,
Je sus, pour les sonder, les rapprocher de moi.
De l'animal vivant je scrutai les organes :
Entrailles, cœur, cerveau, j'en sus tous les arcanes,
Mais, quand je découvrais une nouvelle loi,